

Écrits mariverains 2015



VILLE DE
SAINTE-MARIE

LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

Page couverture : photos de Charles Bolduc

Jour 2... La lumière au bout du tunnel, À travers l'œil de Dieu et Les récalcitrants

Proclamées « Premier Prix » lors de l'exposition collective Perceptions XV, en 2014

ISBN-978-2-9809683-6-5

Juin 2015

Table des matières

Impressions de voyage : Le Chili de Raymond Beaudet	1
Trop, Assez, Pas assez de Guylène Couette	4
Le harceleur d'Annie Drouin.....	6
La dernière fois de Renée Guay	9
Le commis de Michel Jacques.....	11
Moments d'orage de Michel Jacques	14
Son regard de Michel Jacques	15
Le temps consacré aux enfants de Jean-Marc Labbé	16
À carnet ouvert de Gontran Lachance	18
V'là le printemps! de Gontran Lachance.....	19
Les humeurs de la Chaudière de Gontran Lachance	20
Tout au long de l'été de Gontran Lachance	21
Coups et blessures de Gontran Lachance	22
Marcher en automne de Gontran Lachance	23
Anecdote d'hiver de Gontran Lachance.....	24
La bouée de sauvetage de Louiselle Lagrange.....	25
Acceptation de Yolande St-Hilaire.....	29
J'ai fait un texte de Yolande St-Hilaire... ..	33
Mes textes de Yolande St-Hilaire	35
Toi, mon amie, Copie de Yolande St-Hilaire.....	36

Impressions de voyage : Le Chili

Valparaiso, comme dans la chanson des Cailloux ou des Quatre-vingt, je ne m'en souviens plus. Ce dont je me rappelle cependant, c'est du titre : *Nous irons à Valparaiso*, c'était alors pour moi synonyme du bout du monde. Et bien, j'y suis, nous y sommes!

Le soleil tape fort en cette fin d'été, c'est aujourd'hui le 25 février! Nous sommes en train de prendre l'apéritif sur le balcon de notre appartement, au troisième étage. La ville est construite sur un grand nombre de collines, les « cerros ». L'endroit auquel Valparaiso me fait le plus penser : Marseille. Même animation, même construction centrée sur le port, sauf qu'ici, ce n'est pas la Méditerranée, c'est el Pacifico, le Pacifique!

Les graffitis sont omniprésents, avec les nombreux funiculaires, les microcommerces, les couleurs débridées, l'ambiance cool, l'ensemble est carrément hallucinant.

Valparaiso, tu t'enivres de musique et de
couleurs. Tu vis au rythme du Pacifique,
bercée par les cris des grands oiseaux de mer.

Nous sommes arrivés hier. Après trois jours dans la grande ville de Santiago qui compte six millions d'habitants nous avons pris un autobus pour Valparaiso. Ne sachant pas les horaires nous étions un peu inquiets tout en gagnant la gare. Il n'y avait pas de raison, il y a des départs tous les quarts d'heure! Le transport en commun est bien organisé et bien utilisé.

Après une heure et demie d'autoroute, nous arrivons à Valparaiso. Immersion totale en espagnol. La gare d'autobus est grande, elle est animée, nous parvenons à trouver un petit bureau d'information touristique. Dix minutes après nous arrivons à notre hôtel. Le tout réservé sur Internet. Casa violet y lemon!

Casa lemon y violet de Valparaiso, porte
ouverte sur une autre dimension, celle de la
fraternité universelle. Que d'espoir et que
de beauté!

En effet, la maison est violette et jaune citron. C'est surprenant, déroutant et exotique. Le premier visage qui nous accueille et nous sourit se prénomme Maria-Paz.

Maria Paz est chilienne. Elle a 20 ans, elle
est belle, ravissante et confiante. Elle sait
que le vingt et unième siècle lui appartient.

Elle nous fait visiter notre appartement, il y a 86 marches à gravir pour y accéder. Avec nos sacs à dos, par plus de trente degrés, nous sommes heureux d'arriver en haut. L'appartement est grand, ça sent bon, c'est propre. On se sent chez nous dès la première minute. Sur les murs, il y a des citations de Pablo Neruda et des dessins de yoga.

Souper au restaurant en fin d'après-midi : bière Australe de Patagonie, champignon et aubergine en brochettes sur laitue, poisson frit et pommes de terre, mousse au chocolat et deux vins très agréables. Des vins de soif comme les qualifie notre ami Giovanni. Parfaits sur une terrasse à Québec en juillet ou en février à Valparaiso, au choix. Plus tard, nous faisons des courses à l'Estrella blanca pour le déjeuner du lendemain matin.

En arrivant de Santiago, nous avons traversé plusieurs vignobles dans la vallée de Casablanca. Ça commence à s'animer sérieusement, les vendanges sont toutes proches.

À 19 heures, la musique commence au coin de la rue. Une guitare, trois ou quatre voix, des mains qui tiennent le rythme. C'est beau. C'est la fête de la fin de l'été, la rentrée scolaire est le premier mars...

Cet après-midi, en passant devant la Casa violet y lemon, il y avait un guitariste qui jouait *Dos gardenias para ti* du groupe cubain Buena vista social club. Il connaissait ses accords mineurs septièmes bémol 5 et ses neuvièmes. J'aurais bien aimé emprunter un instant son instrument mais il était droitier.

Au Chili, les femmes sont belles. Elles correspondent à l'image que je me faisais des brésiliennes : minces, cheveux et yeux noirs, bien mises, fières et droites. Jeans serrés mais alors serrés, et talons hauts. Elles respirent la santé. Plusieurs semblent avoir leurs enfants alors qu'elles sont encore très jeunes. D'ailleurs, la pyramide des âges nous surprend. La population est jeune, il y a des enfants partout. À plusieurs reprises, nous nous demandons s'il s'agit de la babysitter ou de la mère?

Chili, tu te découvres plein de ressources,
authentique et différent. Ne t'attarde pas sur
ton passé; souris, le futur est à toi.

Hélène travaille fort sur une perspective pas facile à faire. Tout est à angle ici, de bas en haut, de gauche à droite.

Hélène, photographie, Hélène dessine,
Hélène s'extasie, Hélène s'imprègne de toute
cette beauté qui l'entoure, Hélène fait des
réserves.

Le soleil s'apprête à se coucher, on vient de perdre deux ou trois degrés, que c'est agréable de redescendre sous la barre des trente degrés. Nous pouvons enfin nous asseoir sur le balcon sans craindre de rôtir.

Je débouche un petit rouge local que j'ai acheté au dépanneur pour la faramineuse somme de 4 \$. Cépage carménère, cépage oublié au fil des siècles, cépage enfin retrouvé et identifié à la fin du siècle dernier. Il produit un vin de soleil, ample, généreux, bien structuré, des tannins bien fondus. Il exprime la terre, le pays, la culture, le travail des hommes. Il est à l'image du pays que je vois : droit, fier, qui aime les douceurs, à son affaire, encore marqué, je le devine, par son passé catholique. Pendant que j'en apprécie les mérites, je pense soudain que je deviens fou.

J'observe le ciel depuis un moment, le soleil ne se déplace pas de la gauche vers la droite pour aller se coucher à l'horizon. Non, il descend de la droite vers la gauche! Que se passe-t-il?

Hélène et moi nous creusons les méninges pour arriver à la conclusion que, dans l'hémisphère sud, le soleil se lève bien à l'est et se couche à l'ouest mais se retrouve au nord à midi. C'est la raison pour laquelle il nous semble aller à l'envers alors que c'est nous qui le sommes!

Il y a plusieurs chiens errants dans la ville. Ils ne sont pas agressifs. Ils dorment au soleil sur les places. Tout à coup, ils se mettent à japper en chœur, je ne sais toujours pas pourquoi.

Demain, on trouvera une solution pour faire fonctionner le Wi-Fi qui nous fait défaut ce soir. En attendant, je suis revenu au crayon à mine, au jeu de base. Nos arrières petits-enfants sauront-ils écrire autrement qu'avec les pouces sur leurs tablettes ou leurs téléphones?

Tout à coup me revient une bulle du *Temps des cerises et des merles moqueurs*, moment d'émotion qui me rappelle ma grand-mère Bernadette. Je ne sais toujours pas pourquoi. Une connexion dont seul le cerveau humain a le secret. C'est bien agréable.

Fenêtres toutes grandes ouvertes, nous nous laissons bercer par la musique qui nous charme. La nuit nous enveloppe doucement. La vaisselle attendra. Nous vivons le moment présent. Demain est un autre jour qui saura bien nous émerveiller avec son lot de surprises et de découvertes.

Raymond Beaudet



Trop, Assez, Pas assez

Trop c'est comme **pas assez**!

OK! C'est **assez**! **Trop**, c'est **trop** et **pas assez**, ce n'est **pas assez**.

D'entendre cette expression, vous m'excuserez, ma coupe est **trop** pleine et elle déborde. Si elle ne l'était **pas assez**, je n'oserais **pas trop** vous inviter à la remplir et de ce sujet n'avoir rien à dire.

Du point de vue de mon âge **assez** avancé, dont vous ne sauriez ce qu'il est en réalité, ce qui aurait été différent si je l'avais qualifié de **trop** ou de **pas assez**, je peux vous certifier connaître **assez** bien ce que **trop** veut dire.

Pour avoir été une enfant de **trop** pour une mère qui en avait **trop** sur les bras. **Trop** petite, à l'école je n'étais jamais à l'arrière avec les **assez** grands et me retrouvais **trop** souvent en avant des parades de l'église avec dans les mains un cierge **trop** lourd et **trop** grand qui vacillait et versait sa cire **trop** chaude à chaque pas que je faisais.

Une vue **trop** faible pour voir d'**assez** loin et **trop** près de la télé, aura fait que ma première paire de lunettes s'est transformée **trop** vite en : Tu parles **trop**!

Était-ce de ma faute si pendant mes douze premières années, j'avais été **trop** silencieuse, **trop** rêveuse? Aujourd'hui, on appelle ça une TDAH, trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité. Moi c'est sans. Dans ce temps-là, on nous traitait simplement de lunatiques. Je suis certaine dans ce cas, être allée sur la lune bien avant Apollo 11.

Mes petites lunettes sur le nez, j'ai vu **trop** de choses en **trop** peu de temps, des choses que je ne pouvais pas voir avant. De **trop** exprimer ce que je pouvais observer, ma mère a fini par en avoir **assez**.

Je me suis ensuite retrouvée dans une ville **trop** grande pour une fille **trop** petite, **trop** timide qui arrivait d'un **trop** petit village. Et j'ai appris heureusement **assez** vite comment une **trop** petite doit se défendre des **trop** grands.

D'une adolescente, **trop** volubile, **trop** cultivée pour son âge et pas **assez** dévergondée, dans un emballage pas **assez** raffiné, **trop** bohème pour charmer l'être convoité, à une adulte **trop** engagée, **trop** libérée et **trop** occupée par ses responsabilités, j'ai fini par ne pas avoir **assez** de temps pour m'exprimer. Quand mes enfants furent **assez** grands, j'ai pris de ce temps qui me manquait tant et mis de l'avant mon talent.

Trop de sujets à traiter? **Trop** de médiums à explorer? **Trop** passionnée? Oui et non.

Trop émotive, **trop** attentionnée, **trop** présente, **trop** petite pour voir la scène dans une foule sur les Plaines, **trop** communicative, **trop** affectueuse, **trop** sensible à tout ce qui m'entoure, **trop** contemplative, **trop**! **Trop**, parce que c'est le reste du corps qui finit par s'exprimer et qui fera en sorte que je n'aurai peut-être **pas assez** de temps pour réaliser mon **trop**-plein d'idées.

Si **trop** à pris **trop** de place dans ma vie, je le préfère à **pas assez**.

Pas assez eu d'amour maternel, **pas assez** eu de tendresse, **pas assez** eu de temps et je ne parle pas de **pas assez** d'argent, qui n'aurait rien changé aux autres **pas assez**.

Ne **pas assez** accorder de temps à juste **assez** parce que **trop** est **trop** fort. **Trop** fort comme le bruit qui empêche de penser alors que **pas assez** nous fait que **trop** penser. Pour un verre de **trop** on ne peut avoir bu juste **assez**, il est déjà **trop** tard quand on l'a bu pour le savoir. **Trop**, peut aussi être cause de problème quand en s'exprimant on est allé **trop** fort alors qu'on aurait dû savoir arrêter quand c'était juste **assez**.

Sur la route, on peut aller **trop** loin et reculer, et si on ne l'est **pas assez**, on a juste à continuer. Sur notre chemin, si on est **assez** près du but on ne peut en être **trop** éloigné.

Comme je n'ai plus **assez** de place sur ce papier et que j'ai un peu **trop** abusé de votre attention, permettez-moi d'être **trop** démonstrative alors que j'ai encore **assez** d'énergie et **assez** de temps à vous consacrer.

Et finalement, laissez-moi être tout simplement **TROP**.

Guylène Couette



Double évasion, Guylène Couette, 2007

Le harceleur

Marco Dewitt était un garagiste connu dans son quartier. Il avait ouvert son garage deux ans auparavant et avait maintenant quatre employés : Greg Vernon l'efféminé, Paul Gibson le tatoué, Kelly Ryan la dure et Shawn Wyatt le petit nouveau. Il avait même réussi à acheter une maison six mois plus tôt.

Tout allait bien dans sa vie jusqu'à ce qu'il découvre, en rentrant chez lui un jeudi soir, sa fillette de deux ans et demi, Maud, endormie sur son lit. Marco fit alors signe à Greg, qu'il hébergeait, d'aller vérifier les autres pièces.

L'inspection de la maison leur apprit que la fenêtre du salon avait été forcée, qu'il n'y avait personne d'autre que la petite et que l'argent de la jarre à biscuit de la cuisine avait été volé.

Il n'y avait qu'une seule personne qui pouvait avoir fait ça : son ex, Cynthia. La question était : pourquoi? Car lorsqu'ils s'étaient quittés, elle l'avait accusé de tous les maux de la terre et avait demandé une ordonnance restrictive du juge. La police était venue à trois reprises chez lui pour l'avertir de cesser son manège et de laisser madame Cynthia Leming tranquille. Il avait de surcroît perdu la garde de sa fille. Et il n'avait jamais compris de quoi elle l'accusait!

En fait, Marco avait des doutes à ce sujet, car à chaque fois que la police venait lui rendre visite, un officier lui demandait s'il était allé rendre une visite à miss Leming et où il se trouvait à telle ou telle heure de la soirée. En gros, on le soupçonnait de la suivre ou de l'espionner. Et s'il appelait la police maintenant, comment allait-il expliquer la présence de sa fille? Les officiers allaient-ils rester discrets sur sa vie privée? Jugeant que non, Marco préféra s'arranger sans eux.

Le lendemain matin, ne sachant pas vraiment quoi faire de la petite Maud, Marco l'emmena au garage et l'installa dans son bureau.

Tout se passa à merveille jusqu'au début de l'après-midi. Vers 13h30, Paul donna l'alerte :

— Les flics!

Tous avaient déjà eu maille à partir avec eux alors ils s'apprêtaient à filer par-derrière. Marco sortit de son bureau et les rassura :

— Ils sont là pour moi. C'est à propos de Maud. Alors vous restez tous naturels et concentrés sur votre boulot. Compris?

Certains marmonnèrent une réponse, mais tous retournèrent travailler.

Les deux policiers entrèrent et Marco Dewitt s'avança pour les accueillir.

— Bonjour messieurs, que puis-je faire pour vous?

Le premier, un type à la coupe militaire, les épaules carrées, fit les présentations :

— Je suis l’inspecteur Mark O’Brian et voici mon collègue Fabio Herendez. Vous êtes monsieur Dewitt?

Marco répondit par l’affirmative. O’Brian continua :

— Où sont miss Leming et sa fille?

— Notre fille, précisa Marco. Maud est dans mon bureau. Quant à Cynthia, je n’en ai pas la moindre idée. Suivez-moi.

Et Marco, sans se retourner, alla s’asseoir derrière son bureau dans la pièce d’à côté. Les inspecteurs le suivirent en échangeant des regards entendus et refermèrent la porte derrière eux.

Les deux policiers avaient laissé Dewitt les entraîner à l’écart en grande partie pour s’assurer que la fillette allait bien. Ils la virent tout de suite endormie sur un lit de fortune dans le coin de la pièce, pour sa sieste d’après-midi. O’Brian fit le tour du bureau et ouvrit tous les tiroirs du bureau, sous les yeux attentifs de Dewitt et en sortit un révolver qu’il alla déposer sur un classeur du mur opposé. Durant ce temps, l’inspecteur Herendez garda les yeux fixés sur Marco, la main sur son arme, devant la porte.

Puis O’Brian et Herendez s’assirent dans les deux sièges réservés habituellement aux clients, en face de leur suspect.

Dewitt attendait, les sourcils froncés.

— Comment pouvez-vous ne pas savoir où se trouve miss Leming si votre fille se trouve ici? Qu’avez-vous fait d’elle? Où est Cynthia Lemming? demanda l’inspecteur avec de plus en plus d’insistance, en s’appuyant sur le bureau pour s’approcher du visage de son suspect. Venez! Nous allons au poste! continua-t-il sans laisser à Marco le temps de répondre.

—Stop! s’écria soudain Marco Dewitt. J’ignore ce qui se passe, mais je n’ai pas touché à Cynthia. D’ailleurs, je ne l’ai même pas vu. J’ai...

Herendez le coupa en ricanant :

— Et la petite est apparue chez vous comme par magie?

— C’est presque ça, confirma leur suspect. Quand Greg et moi sommes arrivés à la maison hier soir...

— Greg? L’interrompit O’Brian.

— Greg Sanders, celui avec les cheveux blonds, dit Marco en observant ses garagistes. Le troisième à partir de la gauche.

L’inspecteur fit signe à Dewitt qu’il l’avait vu et ce dernier continua son récit :

— Bref, nous sommes arrivés, je suis allé dans ma chambre et j'ai trouvé Maud qui dormait sur le lit. Nous avons vérifié la maison pour nous rendre compte qu'il manquait les 340\$ de la jarre à biscuits et qu'une fenêtre avait été forcée. Apparemment, Cynthia avait besoin de liquide.

Marco se tut ayant terminé son récit. Cela irrita les inspecteurs, car ce n'était visiblement pas ce qu'ils voulaient entendre. O'Brien reprit, tentant de rester calme :

— Alors, comme ça, vous ne vous êtes pas approché de votre ex au cours des trois dernières semaines, vous ne l'avez pas vu et elle ne représente plus rien pour vous.

— C'est exact.

— C'est faux! s'emporta soudainement l'inspecteur O'Brian en tapant du plat de la main sur le bureau. Vous la harceliez depuis trois semaines. Vous l'aimez encore et vous ne supportez pas qu'elle sorte avec quelqu'un d'autre!

Marco ouvrit grand les yeux, bouche bée. Alors c'était ça. Les visites des policiers, leurs diverses questions sur son emploi du temps, l'ordonnance restrictive, tout s'expliquait!

— Vous... vous croyez que je la harcèle? demanda Marco suffoqué, bégayant presque. Mais c'est... absolument ridicule! Pourquoi est-ce que je ferais une chose pareille?

— Vous l'aimez encore, répéta suavement l'inspecteur O'Brian.

— Mais pas du tout! Je suis passé à autre chose et je me suis marié il y a six mois.

— Avec qui? Aucune femme ne vit chez vous, on s'est renseigné.

— Avec Greg. Je suis homosexuel.

Là, c'était au tour des inspecteurs d'en rester sans voix. Ils se retirèrent pour passer plusieurs coups de fil à l'extérieur et purent confirmer le mariage entre Sanders et Dewitt.

Comme leur suspect numéro un n'avait plus de mobile, ils durent réorienter l'enquête. Les deux inspecteurs prirent congé et retournèrent à leur bureau fouiller la vie de Cynthia Leming.

Quelques jours plus tard, Marco finit par apprendre le fin mot de l'histoire. Depuis leur séparation, Cynthia se faisait harceler chaque fois qu'elle sortait avec quelqu'un. Comme ça ne s'était jamais produit auparavant et que le divorce avait été houleux, elle avait tout naturellement pensé que c'était de sa faute à lui.

En fait, c'était un dénommé John Buklan travaillant dans le même bureau qu'elle. Il s'était imaginé qu'elle avait divorcé pour lui et n'acceptait pas la concurrence. Il fut arrêté et Marco eut droit à des excuses de la part de son ex. Ce qui ne changeait rien pour lui.

Par contre, redevenue aimable avec lui, Cynthia lui proposa la garde partagée de leur fille et leva l'ordonnance restrictive.

Annie Drouin

La dernière fois

La dernière fois qu'il a traversé le seuil de porte de son ancien bureau, Georges se sentait dépassé, dévasté même.

Une seule pensée tournait et retournait sans cesse dans son cerveau : « Comment pourrais-je faire vivre ma petite famille maintenant? Elle compte sur moi. »

Son licenciement tombait au pire moment. Diane, sa conjointe, enceinte de quatre mois, avait dû cesser de travailler, en raison d'un problème de santé lié à sa grossesse. Elle devait dorénavant rester alitée jusqu'à l'accouchement. Cela minait grandement son moral.

La perspective de la réalisation imminente de ses grands rêves aidait la jeune femme à tenir le coup. Ses souhaits de fonder une famille et de s'acheter une grande maison afin d'y intégrer une garderie familiale l'habitaient depuis si longtemps...

Dernier trimestre désastreux, récession, pourcentage de bénéfice décroissant, voilà les arguments que lui avait servis son supérieur en lui remettant ses indemnités de départ. Découragé, Georges se sentait incapable de rentrer tout de suite. Avec colère, il ferma son cellulaire. Pas question de recevoir un appel maintenant. Il s'assit devant une fontaine à proximité de leur appartement, déposant près de lui, la boîte qui contenait ses effets personnels.

Bien sûr, la vente ne l'avait jamais passionné, mais cela payait bien. Il avait trouvé ce travail à la sortie de l'université. Une courte formation lui avait suffi. Son charisme lui avait apporté rapidement de très fructueuses transactions. Il se disait que cela lui permettrait de rembourser ses dettes d'études, de se renflouer en attendant le travail de ses rêves.

Il avait ensuite rencontré Diane et, de fil en aiguille, ses obligations financières l'avaient immobilisé, car ils avaient convenu, après avoir emménagé ensemble, que tout ce qu'ils gagneraient tous les deux devait servir à l'achat de cette « maudite grosse maison ». Georges soupira longuement. Ils peineraient ensuite à payer les taxes, les réparations... Et tout cela pourquoi? Parce que Madame voulait la garderie de ses rêves...

Il entendit encore résonner dans sa tête la conversation qu'ils avaient eue ce matin même.

Diane lui avait dit : « Heureusement que tu as un bon salaire. Cela m'aide à passer au travers. Dans un an, nous aurons assez d'argent en caisse pour signer notre contrat d'achat.

- Mais chérie, lui avait-il répondu, je te préviens que cela risque d'être plus long que prévu. Le marché de vente de maisons stagne actuellement. Mes dernières grosses commissions datent de longtemps.

- Tst! Tst! Tst! l'interrompit-elle. Tu te sous-estimes toujours. Je sais que tu peux vendre un frigo à un Esquimau. Si le marché est aussi bas, nous pourrons payer notre maison beaucoup moins cher. C'est fantastique! Va travailler maintenant mon amour, sinon tu seras en retard. Ne m'as-tu pas dit que le superviseur t'avait convoqué ce matin? Qui sait, tu auras peut-être une promotion...? »

« Oui, mais voilà, les Esquimaux n'auraient plus les moyens de s'acheter des frigos même s'ils le voulaient aujourd'hui », pensa Georges, en souriant malgré tout du manque de réalisme de sa bien-aimée. Et le superviseur n'avait pas remis de promotion au dernier arrivé de la boîte.

Sa grand-mère lui répétait toujours que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

« Grand-maman, dis-moi où ??? », cria-t-il en regardant le ciel. Sa propre voix lui fit peur. Il regarda tout autour de lui, personne. Bien sûr, tout le monde était à son travail, les enfants à l'école ou à la garderie ou... Les oiseaux continuaient de chanter, la fontaine de couler.

Tout au fond de lui, dans le calme de ce parc, la réponse lui apparut.

« Moi aussi, j'avais des rêves. Voilà pourquoi j'ai étudié si longtemps! »

Il se revit au CEGEP lors de ce fameux travail d'équipe où il avait excellé. La passion l'avait attrapé en plein vol. « Je sais... je voulais créer de grands événements, gérer des projets d'envergure. »

Plus son amour pour Diane avait grandi, plus il avait mis en veilleuse sa propre vie, sa bienveillance envers lui-même. Plus il s'était effacé.

« Mais... ma famille mériterait un père, un mari aimant et heureux, constata-t-il peiné. Pourquoi n'ai-je jamais raconté mes propres rêves à mon amoureuse? Comment pouvait-elle les deviner puisque je ne lui ai rien révélé. Je lui répétais toujours que j'aimais ce que je faisais actuellement, que j'étais heureux si elle l'était. »

Son dialogue intérieur lui fit prendre conscience qu'il n'était peut-être pas obligé de s'oublier ainsi entièrement pour que les autres soient heureux. Il lui était apparu tout d'abord que ses propres parents avaient tout sacrifié pour que leur progéniture fasse de longues études. En y repensant, cela ne s'avérait pas tout à fait exact. Sa mère adorait coudre pour les autres, alors que son père ne pouvait pas résister à bricoler le soir après avoir travaillé toute la journée dans la construction.

« Voilà peut-être l'occasion par excellence de changer de route, de redresser mon parcours? Je dois avoir confiance, oser, croire que cela est possible. Notre maison, nous l'acquerrons plus tard », ajouta sa pensée.

Reprenant courage, Georges se releva, redressa ses épaules et marcha droit devant lui avec sa boîte. Curieusement, elle lui semblait maintenant beaucoup moins lourde.

Il entendit alors soudainement la sirène d'une ambulance. Un mauvais pressentiment lui fit ouvrir son cellulaire. Oh! Non! Sa conjointe lui avait laissé plusieurs messages. Il prit ses jambes à son cou et arriva tout juste à temps pour lui parler avant que les techniciens l'engouffrent dans leur véhicule d'urgence.

« J'ai bien peur que nos plans soient modifiés, lui dit-elle en sanglotant.

- Ne crains rien, lui répondit-il, en l'embrassant tendrement, tout ira bien. »

Il pria le ciel pour que cela fût vrai.

Renée Guay

Le commis

À l'époque, les gens ne se rendaient pas à l'épicerie chaque semaine, c'était plutôt l'épicerie qui allait à eux, car un employé du magasin se rendait chez les gens et prenait les commandes c'est-à-dire qu'il leur demandait ce dont ils avaient besoin et il leur livrait deux jours plus tard. On était dans les années 1950-60. Je vous présente le commis de mon enfance.

« Bonjour mAdame ! » Le commis livreur venait à peine de frapper à la porte qu'il avait déjà commencé à franchir le palier et à pénétrer dans la maison. Puis, en homme courtois et poli, il avait salué les adultes et fait un clin d'œil aux enfants que nous étions. D'un geste routinier et pressé par le temps, il enleva sa casquette et la déposa sur le dos de la chaise la plus disponible puis, pour être plus présentable, il passa sa main dans ses rares cheveux.

Raoul, le marchand général ambulant, n'avait pas encore ouvert la bouche, n'avait encore rien dit, sauf une salutation désinvolte, que nous le dévorions déjà des yeux. Chaque geste épié, chaque mimique enregistrée et chaque mouvement à peine commencés étaient accompagnés, de notre part, de regards désireux d'être comblés. La visite était rare à la maison, trop rare à notre goût. Nous désirions de l'étrangeté, du « nouveau » pour meubler nos trop longs moments de silence et d'ennui. On ne pouvait quand même pas lire les bandes dessinées de *Blondinette*, de *Fantôme*, de *Pit fait du sport* ou encore de *Philomène* à cœur de journée!

Raoul se tenait là devant nous et nous étions suspendus à ses lèvres. Maintenant, il était prêt à « prendre les commandes » du mardi. Ma mère avait griffonné sur une partie d'une enveloppe blanche écornée de la Confédération Life, Cie d'assurances, la liste des aliments de la semaine. Pendant qu'elle essayait nerveusement de déchiffrer ses écritures et qu'elle tentait vainement de garder son sang-froid à l'égard de ce bel homme, Raoul nous taquinait, « tu as les yeux pas mal clairs toi, ou encore, as-tu compté des menteries dernièrement ? » Il ne restait pas assez longtemps à notre goût, il ne faisait que passer. Mais ses passages furtifs ne passaient jamais inaperçus. Il faisait partie de notre vie quotidienne, de notre pain quotidien presque, nourrissant notre imaginaire en panne de rêves. Quand il n'était pas chez nous, il était chez des voisins ou dans la rue en train de conduire son cheval, tirant la voiture remplie de marchandises.

Puis ma mère énumérait comme une litanie ses besoins en aliments, « petite vache », viande hachée, steak battu, savon, poudre à laver et utilités de toutes sortes: farine Robin Hood, sel, sucre, mélasse, gruau, sarrasin, lacets, etc. Nous retenions notre souffle, bougeant à peine, de peur de ne pouvoir entendre ce qui était demandé et ainsi de ne pas savoir ce qui serait livré en après-midi. Notre mère essayait de nous cacher parfois ce qu'elle achetait de peur que nous débusquions trop avidement les friandises ou autres denrées estimables. On aurait, cette fois-ci, des bonbons brûlés et des *paparmans*, faits assez rares en dehors de la période des Fêtes. On essaierait par tous les moyens possibles de ne pas rater la livraison et de profiter des victuailles nouvellement arrivées. L'avant-midi puis le dîner ne passaient jamais assez vite même si nous nous adonnions à nos jeux habituels, mais en ayant soin de ne pas trop nous éloigner de la porte d'entrée. On jouait en dessous de l'escalier avec les vieux catalogues porteurs de désirs.

Monsieur Gravel, propriétaire du magasin général de la Station, en bon marchand, proposait d'autres denrées, mais pas d'une façon monotone, étale et mercantile. Il prenait son souffle, car

cela devait en exiger passablement: il débitait rapidement comme en litanies de la Fête du Sacré-Cœur, la liste des denrées qu'il avait à vendre. Il le faisait si rapidement et si complètement que d'une fois à l'autre je ne pouvais m'imaginer comment il pouvait mémoriser tant d'éléments. Pour nous, cela tenait de la magie! « Farine, sucre en poudre, sel, sucre, mayonnaise, gruau, thé, café, cacao, noix, peanuts, bonbons, biscuits secs, biscuits cassés, biscuits au chocolat, biscuits à l'érable, biscuits avec du nanane dessus, biscuits à la planche à laver, biscuits au thé, aspirine, sirop pour le rhume, onguents, etc. » Tout cela avait été dit en moins de quelques secondes. Comment faisait-il? Il devait probablement apprendre par cœur chaque matin, comme nous, nous apprenions nos leçons, la liste qu'il mitraillait sans doute à chacune des maisons qu'il visitait. Peut-être avait-il mémorisé les produits disposés sur les étagères de son magasin! Je tentais d'imaginer alors comment pouvaient s'étaler ces denrées. Il y avait tant de choses dans cet univers que j'aurais aimé explorer! Un nombre inimaginable de nouveautés étalées au même endroit! Ah! que je le trouvais chanceux de vivre dans un environnement au pluriel.

Le garde-manger, la « dépense », de ma mère se résumait à deux ou trois tablettes pas toujours remplies. Et s'imaginer qu'il pouvait exister des dizaines, voire des centaines de tablettes pleines à ras bord, comme celles de chez Raoul. Cela ne manquait pas de nous épater, un peu à la manière de la caverne d'Ali-Baba ou l'équivalent. Et Raoul, comme ma mère se plaisait à le nommer avec un sourire qui allumait tout son être, tout ce temps-là, se tenait debout droit comme un athlète, ayant soin de garder les deux pieds sur le tapis de l'entrée. Parfois, dans un moment de lassitude ou de fatigue, il s'asseyait sur le coin d'une chaise qu'il tirait vivement comme pour dissimuler ce geste et le rendre acceptable pour lui, pour lui seul. Cela nous flattait de voir un marchand de rêves étirer son passage chez-nous, passage que nous trouvions toujours trop court.

Il nous semblait qu'il avait noté, trop rapidement, à notre goût la liste que ma mère, madame Jacques, lui avait débitée. On aurait voulu que la visite s'allonge comme cela se faisait avec les autres commis. Ces commis faisaient le même métier que lui, mais n'avaient pas la même souplesse, la même finesse, la même courtoisie et la même présence.

Mon oncle Robert était lui aussi commis, par défaut. Ne sachant ni lire ni écrire, il devait prendre les commandes pour un boucher du village. Il cognait aux portes des clients et offrait sa marchandise avec courtoisie, sympathie et sourire en coin, mais son faciès devenait plus tendu quand il devait écrire ou noter *3 livres de steak haché, un petit poulet, deux livres de steak battu*. Il devait se produire un miracle, la grâce de Dieu ou la grâce d'état l'accompagnait puisqu'il réussissait avec ses codes personnalisés, ses hiéroglyphes, ses gribouillis tout simplement, à noter ce que le client lui signifiait. Mais là, il s'empressait de venir chez nous pour se faire retranscrire, pour autant que sa mémoire lui était fidèle, les commandes de ses derniers clients. On n'a jamais su si les trois livres de steak allaient toujours au bon client. Mais il n'a pas gardé son emploi très longtemps. Monsieur Gravel, en comparaison de notre oncle, nous apparaissait comme un maître de son art.

Son heure de départ arrivée, il prenait délicatement sa casquette d'une main, tenait une cigarette de l'autre et s'apprêtait à nous quitter. On pensait qu'il devait s'en aller et emporter avec lui un autre monde, le monde des autres, le plus fascinant, somme toute. On le voyait ouvrir la porte entraînant avec lui une buée d'air froid. Il nous avait quittés. Il n'avait pas oublié de nous saluer et de dire sa formule classique: « À un autre tantôt. » Comme j'avais hâte « à cet autre tantôt »; ce serait dans l'après-midi et nous serions revenus de l'école, espérions-nous. Bien sûr qu'il

repasserait dans la journée pour livrer sa marchandise, mais ce n'était pas la même chose, le même rituel: là il était occupé, « tasse-toi, mon petit bonhomme j'ai quelque chose à faire ». Il portait sur sa hanche un 100 livres de farine et d'une main un 50 livres de patates qu'il trimbalait d'un pas pressé, pressé par le temps et pressé de ne pas l'échapper. Et que dire des sacs bruns au ventre dodu et adroitement ficelés qui garnissaient le fond d'une boîte de biscuits Leclerc. On les regardait avec l'envie de les éventrer et d'en profiter.

Mais là il était parti, le nez collé à la vitre gelée et pleine de frimas et d'arabesques des contes des Mille et une nuits, nous le voyions monter rapidement dans sa *sleigh* d'hiver et dire à Catin, son cheval: « marche, marche! ». Et Catin de faire quelques pas et de s'arrêter à la maison suivante. Raoul visitait les occupants et sortait de la maison encore avec le sourire aux lèvres. Puis nous le perdions de vue, nous perdions notre regard dans l'espace, dans la vitre gelée, dans le jardin de givre à explorer et qui attendait, comme nous, des visiteurs. Nous nous perdions dans les arabesques multiformes de la buée gelée sur la vitre donnant sur la rue. La buée était saisie par le trop grand froid et devenait jardin de givre, obstruant à demi la vue que nous avions sur la rue principale. Nous réussissions à percer cette muraille de glace grâce à nos doigts que nous laissions en contact avec la vitre. Et là, au bout du doigt, se dégageait un cercle mini et l'on tentait de regarder au-delà de cette mer givrée. Mais quelles beautés que ces volutes, ces feuilles étranges, ces tapis persans, ces lacs glacés, uniformes qui ornaient, illustraient toutes nos fenêtres et les emplissaient de toute la végétation de la jungle, de la jungle que le Fantôme habitait. Notre héros des bandes dessinées devenait plus accessible. On habitait un peu dans son monde. Ce monsieur Gravel nous avait fait faire un tour du monde comme, seul, il pouvait le faire. Bien sûr, il y avait d'autres commis, dont le remplaçant de Raoul, Lauréat. Autant l'un était dynamique et porteur de rêves, autant l'autre différait de celui qui engourdissait nos pensées et nos songes. Lauréat était l'ombre d'un commis créant une envie d'acheter. Comme on s'ennuyait de Raoul, l'irremplaçable commis gentleman!

Michel Jacques

Moments d'orage

Comme une lampe qui meurt, la lumière bleuâtre, ce jour-là, baissait trop vite et plongeait dans une inquiétude étrange, presque animale, l'enfant que j'étais. L'air devint lourd. Une grande fraîcheur s'installa et fit frissonner avec délicatesse les herbes, les fleurs et les arbres, et les affola quelque peu. Un orage se préparait.

Le temps s'était arrêté, fracturé, comme à bout de souffle, immobile. Atmosphère de création du monde ou d'outre-tombe où l'on pose un regard neuf sur l'univers comme le faisait Robinson Crusoé sur son île sauvage. Un temps de plomb s'invitait et accompagnait le silence lourd. Les couronnes d'arbres se figeaient. Une odeur de feuilles, de sol et de plantes planait. Sans un souffle de vent, les feuilles somnolaient et les oiseaux avaient un vol court, bas, prudent, quasi inquiétant. Une brise légère se leva et fit courir les ombres des nuages sur le sol. Mes amis et moi percevions quelque chose d'unique qui allait se produire et nous étions dans l'attente de ce qui nous tirerait de la monotonie des jours.

Le premier grognement était à peine entendu que je guettais le suivant interrogeant le ciel en pensant : « Y en aurait-il un autre? » Un coup de tonnerre retentit et alerta les mamans qui couraient à qui mieux mieux après leurs enfants. Vite, on ferma les fenêtres, on ramassa le livre qui traînait, le linge à sécher et tout ce qui aurait pu être abîmé. L'averse se déchaîna, le ciel gris ardoise frôlait les branches. Le tonnerre grondait, craquait plusieurs fois et explosait. Des rideaux de gouttes de pluie lourdes et bruyantes martelaient le sol. Les plants de tomates du potager et les pivoines se courbaient comme des pénitentes, et la laitue laissait couler des glissades d'eau sur son feuillage.

J'allai rejoindre mes compagnons de jeu qui se plaisaient à courir à demi vêtus sous la pluie. Des cris de joie fusaient. L'eau glissait sur nos cheveux, notre visage, nos oreilles, nos épaules. Inondés, euphoriques, on riait, criait et gambadait sans nous lasser. Nu-pieds, les cheveux trempés, les tempes ruisselantes, on parcourait la rue en guettant les occasions de nous faire éclabousser par les autos et de laisser couler, dans les rigoles, l'eau sur nos pieds qui effleurait avec douceur nos orteils.

On prit une pause, et on se réfugia sous un abri au toit de tôle pour entendre le clapotis des gouttes, et aussi l'invisible. Quel bonheur, quel plaisir simple que d'écouter tambouriner comme des notes de piano la pluie sur le toit! Une répétition de bruits monotones et hypnotisants. Cette sérénade apaisante, accompagnée d'un parfum de pluie et de terre mouillée, nous transportait en des lieux inconnus. C'était notre bateau ivre.

Michel Jacques

Son regard

Son regard de velours m'entoure
Son regard de petite brebis emprisonne mes désirs
Son regard est doux comme le revers de la main d'un enfant

Son regard se marie
À ma peau d'âme
Et attend battre mon cœur haletant

Son regard se pose
S'apaise et s'assoupit
En attente d'une caresse
En attente d'un baiser qui morcellera les silences heureux

Son regard en émoi comme champs de blé
Étreints par le vent d'été
Dira je t'aime

Michel Jacques

Le temps consacré aux enfants

Ça se passait dans le Bas du Fleuve, au milieu des années 80. L'autobus jaune roulait vers l'est. On avait quitté Rimouski, tôt en matinée, en direction de Sainte-Anne-des-Monts en Gaspésie. La vision d'un phare, au loin, avec une grande affiche de bienvenue annonçait notre traversée de la ville de Matane.

À chaque changement de vitesse, le moteur, qui dégageait une forte odeur de diésel, grondait et les nombreuses aspérités de la route nous rappelaient l'inconfort des sièges rudes et le mauvais angle du dossier. « Dire que des milliers d'écoliers passent plus d'une heure chaque jour de la semaine dans ce moyen de transport », me dis-je en moi-même.

À l'arrière, même s'ils ne connaissaient pas leurs adversaires, quelques jeunes un peu turbulents se promettaient bien que leur équipe, les Éperviers de Rimouski, allait faire honneur à leur ville et remporter la victoire. Impulsivement, l'un des ados commença à entonner le traditionnel chant de ralliement des écoliers :

-Conducteur! Conducteur! Dormez-vous? Dormez-vous?

Aussitôt plusieurs de ses coéquipiers se mirent à l'accompagner :

-Pesez donc su'l'gaz! Pesez donc su'l'gaz! Ça marche pas! Ça marche pas!

Constatant le sourire nerveux du conducteur, l'un des entraîneurs éleva la voix en lançant :

-Arrêtez ça les gars. Ça énerve le chauffeur. Concentrez-vous plutôt sur le défi qui s'en vient.

« Ce n'est pas drôle, avait dit mon épouse, avant notre départ : devoir se payer quatre heures de route et perdre un samedi complet parce que le club de hockey de Michel s'est inscrit à un tournoi de catégorie pee-wee à Sainte-Anne-des-Monts ».

Ma réalité était tout autre. Quand j'avais 12 ou 13 ans, j'avais entendu un message de sensibilisation à la pratique du sport qui disait aux parents : « Cette semaine, faites un effort, n'envoyez pas votre enfant à l'aréna... accompagnez-le ». C'est ce que j'étais en train de faire, sauf que cette journée-là, l'aréna était situé à 200 km de chez nous. Alors, contrairement à ma femme qui n'avait pas d'affinité avec le hockey, je voyais avec un œil différent cette journée passée en compagnie de mon fils. Bien entendu, j'éprouvais du plaisir à regarder la partie, mais celle-ci ne durait qu'une heure. Le reste du temps permettait des échanges avec les autres parents-accompagnateurs, une pause calmante contrastant avec le stress quotidien généré par les activités de la vie professionnelle, mais surtout, c'était l'occasion de côtoyer mon fils qui devenait, ce jour-là, le centre de mon attention. Constatant le petit nombre de pères présents, inutile de dire que Michel était fier et se promettait de faire des efforts sur la glace pour bien performer. De mon côté, c'était l'occasion de le féliciter pour son bon comportement, et insister sur les points positifs de sa progression.

Après la partie, autre moment de plaisir, le groupe s'était donné rendez-vous dans un petit restaurant local où on devait casser la croûte avant le retour. Les yeux de Michel, qui avait fourni une passe sur le but gagnant, brillaient de satisfaction; il dévorait à pleines dents sa pointe de pizza bien méritée.

Bien sûr, la naissance des enfants transforme la vie d'un couple. Ça exige des compromis, des sacrifices et beaucoup d'organisation; pour certains, ça peut sembler énorme. Maintenant que nous sommes devenus grands-parents, mon épouse et moi nous demandons souvent comment on a fait pour traverser cette période tumultueuse. Pourtant, ça passe si vite; et si on prend le temps d'en profiter, observer chaque progrès d'un enfant devient un plaisir et une grande source de satisfaction. Des centaines de photos prises lorsque nos deux fils, Martin et Michel, étaient jeunes nous rappellent autant de souvenirs. La plupart de ces moments heureux sont gravés dans notre mémoire, alors qu'on a oublié les périodes plus difficiles.

Une bonne éducation de nos enfants était pour nous une priorité et on ne comptait pas le temps qu'on leur consacrait pour des activités scolaires, culturelles ou sportives. En ce sens, je suis persuadé que nos fils ont considéré qu'ils étaient gâtés. Parfois, c'était Nicole qui mettait la main à la pâte pour fabriquer un succulent gâteau de fête, qui organisait avec l'école, tantôt un après-midi de bricolage, tantôt une vente de boutures de plantes pour financer des activités, ou qui accompagnait un groupe au zoo ou à la cabane à sucre; parfois, c'était moi qui donnais une mini conférence dans une classe, qui allais rencontrer les professeurs lors de la remise des bulletins, qui agissais comme gérant d'un club de hockey ou entraîneur d'une équipe de balle-molle.

Au retour de Sainte-Anne-des-Monts, amortis par les efforts fournis sur la glace, les jeunes se taquinaient ou s'adonnaient à la rêverie. Assis près de moi, du côté de la fenêtre, Michel observait le fleuve et les vagues qui venaient choir sur le rivage en hibernation. Sans doute se rappelait-il les tours de la Gaspésie ou les voyages dans les Maritimes que nous avons faits en famille, la tournée du Lac-St-Jean où nous étions descendus dans le Trou de la Fée, les barrages de Manic sur la Côte-Nord, l'écluse de Côte-Ste-Catherine au sud-est de Montréal où nous avons observé l'élévation d'un bateau, ou encore notre traversée hasardeuse parmi les animaux du Parc Safari d'Hemmingford.

Des souvenirs comme ça, on en a des tonnes. En passant devant la plage de Sainte-Luce, Michel me dit :

- Tu te souviens, papa, quand on était venus voir le concours des châteaux de sable? C'était merveilleux de marcher pieds nus, en famille, sur la plage.

Bien avant que nous soyons repus de ces moments partagés, l'autobus était déjà de retour à Rimouski. Sans qu'on s'en soit aperçus, on avait parcouru les 200 km qui nous séparaient de Sainte-Anne-des-Monts.

Jean-Marc Labbé

À carnet ouvert



Le promeneur est un être vagabond. Il erre ici et là et profite de ses excursions pour admirer le paysage en marchant d'un pas sportif. C'est un contemplatif, il garde l'œil ouvert et l'oreille tendue. Rien ne lui échappe.

C'est un homme de son temps, ses carnets de notes sont virtuels. C'est avec une modeste caméra numérique qu'il recueille, en diapositives synthétiques, sa vision des parages. C'est au printemps 2008 que le promeneur, pour pimenter une convalescence obligée et suite à un heureux retour d'impôt, s'est procuré ce petit appareil photo. Il l'a choisi pour son format réduit, il sera ainsi sans excuses de partir sans lui.

Le promeneur vous ouvre ses carnets. Il vous propose les images qu'il a captées et remaniées depuis le printemps 2008 et qui lui remémorent toutes les impressions ressenties lors de ses cueillettes pictographiques. Puisse au moins une de ses photographies vous provoquer également quelques émotions.

Gontran Lachance

V'là le printemps !

En mars, le froid persistant et les dernières chutes de neige nous rappellent que même si l'hiver est chronologiquement terminé, les tuques, manteaux et bottes d'hiver sont toujours de mise. Il est prématuré de ranger les grattes et les pelles, il nous reste encore quelques séances de pelletage et de maux de dos à subir. Le début du printemps c'est aussi le temps des sucres. C'est seulement ici au Québec, à proximité des évaporateurs à la cabane à sucre, que nous pouvons prendre des bains de vapeur sucrée.

Ensuite, en avril, la neige lourde et chargée d'eau finit de fondre. Les premiers tussilages apparaissent et devancent de peu le pissenlit avec lequel ils sont souvent confondus. Les premiers passereaux arrivent par brigades d'éclaireurs. Les mâles, en habit de noces, entonnent presque incessamment leurs ritournelles de séduction. Les oies des neiges et les bernaches survolent nos têtes en escadrilles ponctuelles, direction Nord, vers les régions où les journées s'étirent en longueur, tandis que toute la nature profite de ce cycle fécond, lorsque tout devient urgent.

Les mois de mai et juin nous esquissent ce à quoi ressemblera l'été à venir. Les colibris et jaseurs d'Amérique se partagent le festin des fleurs de pommiers. Les abeilles et bourdons sont heureux de pouvoir enfin butiner avidement le lilas trié sur le violet. Les feuillus s'endimanchent de nouvelles feuilles teintées de ce vert tendre, qui ne point seulement, que pour une trop courte période.

On dit qu'une hirondelle ne fait pas le printemps.

Les sorties de plus en plus fréquentes du promeneur en attestent manifestement l'arrivée officielle.

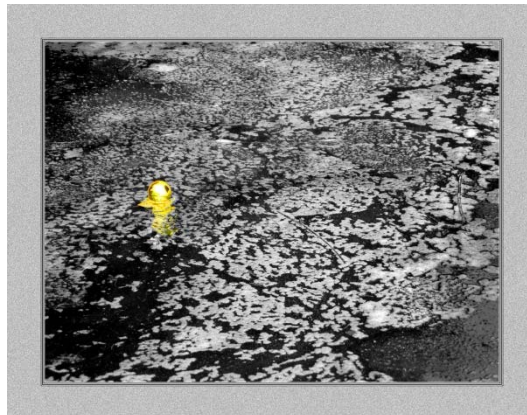
Gontran Lachance



Les humeurs de la Chaudière

Pour les Mariverains, leur rivière,
C'est sans contredit la Chaudière.
Celle qui presque toute l'année
Est reconnue pour sa placidité.
Il ne faut cependant pas s'étonner
Qu'elle peut parfois les inonder.
Printemps, été, automne, hiver
Que de surprises elle peut leur faire.
C'est parce qu'elle est capricieuse,
Que sans même les avertir,
Dans le temps de le dire,
Elle déborde subrepticement, la malicieuse.
Comme elle peut sévir à toute heure,
Il faut prévoir des bottes de « rubber ».
Installer d'avance la pompe submersible,
Dotée d'un commutateur accessible.
Si vous manquez d'électricité,
Vous apprécierez de vous être réconcilié
Avec votre parenté éloignée.
Qui se fera un devoir de vous héberger.
Quand la Chaudière regagne enfin son lit,
Les problèmes ne sont pas encore finis.
Pour plusieurs, c'est bien dommage,
On ne peut que constater le saccage
Fait par l'eau, la vase ou la glace.
Les riverains retrouvent la place bien dégueulasse.
Les Beaucerons, tout le monde le sait, sont solidaires.
Comme il y a beaucoup de ménage à faire,
Ils font contre mauvaise fortune bon cœur
Et se mettent au travail dans la bonne humeur.
C'est sans surprise, qu'ils vont organiser
La plus conviviale des corvées !

Gontran Lachance



Tout au long de l'été

En été, le promeneur change ses habitudes d'excursionniste. Il délaisse les endroits qu'il fréquente habituellement, surtout les milieux humides. C'est son aversion envers les moustiques, maringouins, mouches noires et toute l'antipathique nuée d'insectes piqueurs, suceurs et perturbateurs, qui l'éloigne des sentiers qu'il fréquente habituellement le reste de l'année. Il va plutôt vagabonder dans les champs à découvert, le long des anciennes voies ferrées où il auditionne le chant des oiseaux, celui des grillons et le soir venu, le concert cacophonique des reinettes, grenouilles et crapauds.

Il va aussi flâner en ville, arpenter les rues calmes et tranquilles. Il sillonne aussi à l'occasion les grandes artères fréquentées et grouillantes d'activités en louvoyant à travers la foule compacte de touristes curieux. Il aime aussi visiter les parcs urbains grands et petits et occasionnellement explorer les cimetières. L'endroit est calme et les résidents des lieux ne sont pas très dérangeants. Habituellement, de très grands arbres ombragent les lieux et offrent le gîte à de nombreux oiseaux. Le promeneur y trouve un espace de fraîcheur pour relaxer durant les grandes canicules. Il en profite pour suivre un cours d'histoire en lisant les épitaphes éloquentes des anciennes pierres tombales.

Le promeneur aura récolté, durant ces quelques semaines, une généreuse moisson d'images qui garniront son carnet estival.

Gontran Lachance



Coups et blessures

Irène est le nom que les météorologues ont donné à un ouragan qui a pris naissance dans les Antilles en août 2011. Irène a balayé les Bahamas, la Côte Est des États-Unis et l'Est du Canada en particulier le Québec.

Lors de sa tournée quotidienne, le promeneur longeait le parc de l'O.T.J. à Sainte-Marie, son attention fut attirée par les hurlements stridents des scies mécaniques au travail. Il décida d'aller voir de plus près les ouvriers occupés à émonder les arbres blessés par la tempête. Si l'on en juge à leur imposante taille, les énormes érables à sucre qui purifient l'air de ce lieu ont manifestement atteint un âge plus que vénérable. Peu de gens remarquent qu'un majestueux peuplier deltoïde règne en roi et maître au-dessus de tous. Les érables ainsi que l'énorme peuplier ont malheureusement été amputés de quelques branches par la vilaine Irène.

Curieux, le promeneur, caméra en main, s'approcha pour observer en détail les meurtrissures laissées par cet élagage forcé. Il constata que, malgré l'âge avancé des occupants des lieux, le cœur de ces grands blessés était en excellente santé et exsudait une sève fraîche et abondante. La lumière tranchante de l'après-midi donnait au bois nu un éclat de flambant neuf. Voici l'occasion de faire des gros plans, pensa le photographe dilettante. L'effet dramatique de l'extrême proximité du sujet permettra à l'observateur d'imaginer autant d'inquiétantes entrées de grottes, de zones sinistrées, de toiles de grands maîtres ou de parois rocheuses abruptes.

Hallucinations « *ad libitum* » .

L'année 2011 fut particulièrement destructrice à Sainte-Marie puisqu'en plus des dégâts laissés par la méchante Irène, le vétuste édifice du C.H.S.L.D. fut démoli durant l'été et l'obsolète aréna Paul-Henri-Drouin est ensuite passé sous le pic des démolisseurs à l'automne.

Gontran Lachance



Marcher en automne

Quel bonheur de marcher en automne, l'air frais qui rime avec cette période de l'année se remplit d'odeurs coutumières. Que les feuilles mortes soient fraîchement tombées, vieilles, sèches et recroquevillées, toutes ramollies par la pluie ou encore à brûler en tas, ces démissionnaires de la photosynthèse offrent, à elles seules, une variété infinie de parfums. Notre mémoire olfactive nous rappelle alors l'époque où, après l'école, nous jouions dehors jusqu'à l'heure du souper ou bien jusqu'à ce que notre mère impatiente claironne la mise à la table. Ces mêmes feuilles se parent généreusement de couleurs aussi changeantes que spectaculaires, nous discernons aussi le lointain klaxon des oies et bernaches qui voyagent en forfait de groupe vers leurs vacances d'hiver.

Si vous apercevez le promeneur déambuler dans le paysage, ne lui prêtez pas d'état d'âme relatif à sa démarche. S'il marche la tête haute, ce n'est pas par excès d'orgueil, c'est qu'il admire la cime des arbres et le vol groupé des oiseaux migrateurs. Ce n'est pas non plus parce qu'il est triste ou déprimé que celui-ci avance lentement la tête basse. Il examine minutieusement le sol, il regarde si le vent, la loi de Newton et le hasard n'auraient pas, conjointement, agencé toutes les substances volatiles des alentours en étonnants tableaux éphémères. Il ne lui reste qu'à trouver le bon cadrage afin d'élaborer une nouvelle allégorie qu'il ajoutera à son carnet d'images automnales. Il n'intervient en aucun cas dans la disposition de ces éléments choisie par la loterie du moment. Tout se met en place systématiquement et parfaitement.

C'est bien ainsi.

Gontran Lachance



Anecdote d'hiver

C'était le jour de Noël, après un dîner plus que copieux, le père et le beau-frère bien étendus sur les sofas du salon, troublaient en canon la quiétude du moment de leurs retentissants et tonnants ronflements. La mère et la sœur du promeneur parlaient, dans un ordre des plus aléatoires, de sujets aussi variés les uns que les autres. Quelle belle occasion pour notre vadrouilleur d'aller faire une marche.

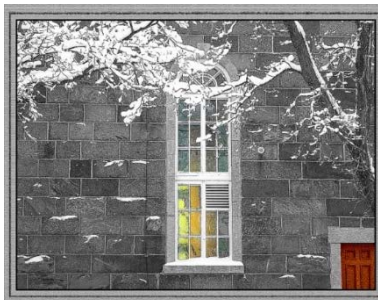
Comme on peut s'en douter, la rue, en ce jour férié, était presque déserte. Quelques rares voitures remplies de cadeaux brillamment décorés et de petits enfants fébriles se rendaient chez les grands-parents impatients de festoyer avec leur joyeuse descendance. Comme il ne faisait pas très froid, il tombait sur la Notre-Dame, une neige ouatée qui atténuait le bruit des pneus d'autos sur la chaussée.

Le promeneur décida de se rendre dans le parc du Domaine Taschereau qui, à cette époque, n'était fréquenté que par quelques rares utilisateurs assidus. Il emprunta un sentier sinueux bordé d'épinettes de Norvège matures. La plantation est tellement serrée que la lumière n'y pénètre que timidement et que le son y est également très étouffé. Une mince couche de nouvelle neige recouvrait le sentier faisant ainsi disparaître les traces de pas laissées par les écureuils, lièvres ainsi que celles des derniers passants. Lorsqu'il pénétra dans un méandre familier, il remarqua un singulier silence, en effet, à cet endroit précis, on entend habituellement le bourdonnement persistant de la manufacture de portes et fenêtres voisine du sentier. C'est normal se dit-il, l'usine est fermée en ce jour de Noël.

Il se surprit à écouter le silence, il se rendit bien vite compte que celui-ci n'était pas total. Quel était donc ce léger bruissement qui altérait la tranquillité du moment ? C'est en regardant autour de lui que l'homme s'aperçut que c'était le son éthéré que produisait chaque flocon en se posant sur ses épaules, les manches de son manteau, les branches des arbres et même sur le sol. Il remarqua alors, qu'en écoutant bien, il y avait dans ce concert de neige un certain rythme comme une cadence syncopée et que, plus il se concentrait, plus le volume sonore de ce singulier récital semblait augmenter. Combien de temps est-il resté là, debout dans l'hiver, à écouter ? Il ne saurait lui-même le dire.

Entendre et écouter le frôlement de la neige qui tombe !
Voilà une expérience unique.
Faut-il savoir la vivre et l'apprécier.

Gontran Lachance



La bouée de sauvetage

J'ai commencé à écrire l'histoire d'une dame d'un certain âge de mon entourage. Connaissant son vécu, après plusieurs mois de réflexion, je lui ai demandé la permission d'écrire son histoire et de me servir de son vécu, car son aventure m'avait touchée.

Après avoir lu quelques lignes de mon récit, elle a accepté que je raconte son histoire de cette façon, elle trouvait que j'avais l'imagination fertile. J'ai essayé de me mettre à sa place, vu que nous avons à peu près le même âge, que j'avais une certaine expérience de la vie, s'ajoutant à cela les confidences que je reçois des femmes que je côtoie chaque jour. Ce récit est quelque peu romancé, mais se rapproche assez de son vécu. Je vais lui donner le nom d'Élise et son amant, Patrick.

Élise est dans une période difficile et en réflexion, à savoir ce qu'elle va faire du reste de sa vie. Jusqu'à présent, sa vie a été plutôt tranquille, sûre et stable malgré certains événements difficiles : maladie, accidents et décès. Après 50 ans de vie de couple, qu'est-ce que l'avenir peut encore lui réserver? Jeunes, 50 ans, c'est une éternité, mais à 75 ans, c'était hier! Aujourd'hui, elle constate qu'elle est peut-être en deuil ou en dépression. Tout son être est en miettes depuis qu'elle a perdu des êtres chers. Ces dernières années, la vie lui a appris qu'elle peut être très courte et elle a peur de manquer de temps pour aimer et être aimée de nouveau. Elle doit vivre à grande vitesse pour ne rien manquer, car un jour, pas si lointain, elle disparaîtra.

Depuis quelques années, tout se bouscule dans sa tête. D'habitude, elle garde un certain contrôle sur sa vie. Sa santé est déficiente, mais à quel point? Est-ce qu'elle sera encore là demain? Sa vie de couple étant décevante, elle voudrait que quelque chose change au point que la seule solution serait la séparation. Mais dans sa génération cela ne se fait pas. Elle a aimé l'homme qui est à ses côtés, il lui a donné une famille. Elle se sent dans le creux de la vague, plus de goût à rien et d'une tristesse à faire peur. Elle ne se reconnaît plus dans le miroir, elle est devant une étrangère...

Son mari Léopold, âgé de 83 ans est de huit ans son aîné, il a une santé précaire. Il est encore capable de faire des choses par lui-même, mais très lentement. Son devoir d'épouse exigerait de prendre soin de lui. Mais maintenant, c'est d'elle qu'elle doit s'occuper si elle veut retrouver son équilibre. Il a fallu qu'Élise ait le courage et l'humilité d'aller chercher de l'aide.

L'occasion s'est présentée de prendre quelques jours de congé avec son mari Léopold, ce qui lui a permis de vivre dans un nouveau décor pendant quelques jours. Cette petite trêve lui a fait le plus grand bien et, à l'occasion, elle aime retourner à cet endroit. Elle prend ces journées comme des « vacances » grandement méritées.

Sa vie de couple ne la satisfait plus depuis de nombreuses années. Par période, elle a tendance à broyer du noir. Dans ces moments difficiles, elle doit faire des efforts pour mettre le nez dehors. Pourtant, c'est normalement, une femme énergique et active. Aujourd'hui, tout son être est en manque et triste à mourir. Elle n'a plus aucune flamme à l'intérieur. Elle se meurt tranquillement et personne ne peut deviner son tourment. Ne se sentant pas bien, elle refait une nouvelle demande d'aide, car elle est au désespoir, elle a une urgence de vivre, mais rien n'arrive dans sa vie. La routine, la routine, encore et toujours la maudite routine.

Élise est encore belle malgré son âge avancé. Elle a une bouche sensuelle et de beaux yeux gris, elle a un visage d'une vitalité rafraîchissante.

Son histoire commence par une rencontre imprévue d'une connaissance qu'elle n'a pas revue depuis une trentaine d'années. Il a dix-huit ans de moins qu'elle. Elle aimait bien sa compagnie dans le passé, car en sa présence, elle ne se sentait pas jugée et avait confiance en lui. Élise aimait sa façon d'être, son assurance. Il est un bel homme avec une chevelure abondante, elle aime bien son allure bohème.

Un jour, se rencontrant dans un endroit public, il la salue; elle lui répond d'un signe de tête. Elle quitte immédiatement l'endroit où elle se trouve et va aussitôt l'attendre à l'extérieur. Lorsqu'il la rejoint, ils discutent quelques instants et elle lui raconte sa peine : « Jadis elle avait rencontré un homme marié qui avait réveillé en elle tout un volcan ». Cette relation avait duré trois ans et puis, plus de nouvelles pendant des mois. Patrick la console en la prenant dans ses bras tendrement.

Les semaines passent et elle est toujours dans le même esprit de tristesse. Elle rencontre de nouveau Patrick. Encore une fois, elle se confie et il l'écoute attentivement, Élise pleure, il la prend dans ses bras et la réconforte.

Après un certain temps, elle se décide à lui téléphoner et lui demande s'il est intéressé à venir prendre un café au *Tim* avec elle, c'est avec plaisir qu'il accepte. Là, ils ont discuté encore de ses sentiments pour cet homme marié. Patrick lui conseille de choisir quelqu'un libre de toute attache.

Selon la croyance d'Élise, les gens qui se retrouvent sur notre passage sont là, soit pour quelques saisons, soit pour la vie. Lorsque cette personne entre dans notre vie, elle est habituellement là pour combler un besoin. Elle est là pour la raison pour laquelle on veut bien qu'elle y soit. Elle est venue pour nous assister dans une épreuve, pour nous offrir son aide ou pour nous faire progresser. Élise a besoin d'une bouée de sauvetage pour ne pas se noyer dans la tristesse. Elle a besoin de temps pour guérir; elle a perdu le sourire et la joie de vivre. Elle ne se reconnaît plus.

Un beau dimanche, après la messe, elle aperçoit Patrick en train de discuter avec des gens. Elle ne voit que lui et se dirige instantanément dans sa direction. Il lui demande comment elle va et elle éclate en sanglots. Il la conduit en dehors du groupe, jusqu'à sa voiture en la tenant dans ses bras pour la consoler. À cet instant, elle ressent un grand bien-être dans tout son corps. Elle savait maintenant que ce qui lui manquait, c'était de la tendresse. Patrick lui rappelle son numéro de téléphone au cas où elle aurait besoin de parler. À toute heure, il est disponible pour elle.

Elle ignorait encore comment ces rencontres allaient évoluer au fil des jours, mais elle réalisait jusqu'à quel point elle avait besoin de recevoir de la tendresse! Elle avait soudain peur de ne plus être capable de s'arrêter de pleurer. Les paroles de Patrick font leur chemin dans son esprit : « trouver quelqu'un libre et sans attache »...

À l'automne, à l'occasion d'une messe, durant la consécration, elle fait une nouvelle demande au Seigneur : mettre quelqu'un sur sa route afin qu'il lui montre le chemin à suivre. C'est alors qu'elle pense à Patrick. N'était-il pas libre lui-même de toute attache.

Élise partait justement « en vacances » pour deux jours dans un l'hôtel de la région. Le jour prévu pour son départ, elle se rend chez lui. À son arrivée, il n'est pas seul, il est en pleine discussion avec un ami. Après quelque temps, elle lui mentionne qu'elle a une question à lui poser en privé. Alors, il la reconduit à son véhicule et s'assoit du côté passager. Élise se sent très nerveuse. Elle tient ses mains sur le volant et tout son corps tremble. Patrick peut très bien voir et sentir sa nervosité. Elle a de la peine à s'exprimer. Elle se dit en elle-même que si elle ne le fait pas, elle va le regretter. Alors elle s'affirme et ose l'inviter à l'accompagner pendant ses deux jours de « vacances » tout en lui spécifiant qu'elle part le soir même. Elle l'informe qu'elle ne lui fait aucune promesse, car elle ne sait pas comment elle va vivre cette nouvelle expérience. C'est tout nouveau pour elle l'intimité avec un autre homme que son mari. Dans le fond de son cœur, Élise espère qu'il comblera son manque de tendresse. À ce moment, elle prend le risque qu'il accepte ou refuse sa demande.

Mais Patrick accepte de vivre cette aventure avec elle. En agissant ainsi, Élise se choisit. Elle ose chercher la satisfaction de son besoin. Arrivés à destination, ils ont pris connaissance des lieux tout en parlant de tout et de rien. La nuit tombée, ce fut bientôt l'heure d'aller dormir. Ça s'est fait tout naturellement, sans que Patrick ne lui impose quoi que ce soit. Il lui mentionne que c'est à elle de poser des gestes et qu'il respectera ses limites. Elle s'approche de lui et il la prend dans ses bras, la couvre de baisers sur le front, sur les joues, sur les lèvres délicatement. Élise ne contrôle plus rien. Elle pleure et ne peut plus s'arrêter. Elle est tellement bien dans ses bras. Il lui caresse le visage, glisse ses mains dans ses cheveux.

Élise vient de poser le pied dans un monde interdit. Pourquoi est-elle remuée de la sorte? Elle trouve Patrick séduisant, attentif et il n'est pas avare de caresses. Il lui en donne à profusion. Pour elle, c'est une merveilleuse aventure, WOW! Elle a subitement retrouvé sa jeunesse. Pendant leur première nuit ensemble, ils n'ont pas beaucoup dormi. Elle a pleuré plus d'une fois et il l'a toujours consolée en douceur. Elle apprécie sa délicatesse, le fait qu'il n'ait pas exigé de relation sexuelle. Elle est heureuse de cette nouvelle expérience et surtout d'avoir osé demander à cet ami de vivre cette aventure avec elle. Le sauvetage a commencé à ce moment-là.

Au matin, elle se lève pour préparer le café. Patrick pose les couverts et ils déjeunent en traçant le programme de la journée. Après le déjeuner, ils retournent spontanément au lit pour une autre séance de caresses. C'était merveilleux de ressentir toutes ces émotions dans son corps et en même temps, éprouvant, car elle ne sait plus comment réagir. Alors, elle se laisse aller à apprécier la présence de cet homme auprès d'elle.

En revenant d'une sortie, ils s'installent sur le divan pour discuter et tout naturellement, les caresses arrivent, puis les baisers et ils s'endorment dans les bras l'un de l'autre. Leur deuxième nuit fut semblable à la première, mais cette fois, les heures de sommeil furent un peu plus longues. À un certain moment de la nuit, c'est elle qui ressent le besoin d'un rapprochement plus intime. Elle avait envie d'une relation sexuelle. Il a répondu à ses avances en la caressant tendrement, mais il a refusé d'aller plus loin.

De retour à la maison, elle reprend son train-train quotidien en repensant à ce qui s'est passé. Les émotions à fleur de peau, elle ne doit rien laisser paraître et continuer sa vie comme avant. Après quelques semaines, elle décide de continuer, de vivre pleinement cette relation.

Quand Élise va chez Patrick, il est presque toujours assis dans son fauteuil berçant. Elle lui demande tout d'abord de la bercer. Elle s'assoit sur ses genoux de travers, ses jambes sur les bras du fauteuil et elle s'abandonne à lui, tout naturellement et en douceur. Elle apprécie sa délicatesse et son humour aussi. Elle savoure ces moments de tendresse où ils sont l'un contre l'autre plusieurs minutes. Lorsque ses émotions sont passées, elle reste là, à écouter sa respiration en silence. Elle sent la chaleur de son corps, et les battements de son cœur. Par la suite, c'est le débordement de caresses, ni l'un ni l'autre ne peuvent y résister.

Ces moments-là sont sa bouée de sauvetage, dans lesquels elle retrouve son équilibre. Leurs rencontres doivent demeurer discrètes. Elle n'a rien changé de son comportement et ne sort pas plus que d'habitude.

À force de discuter avec lui, elle découvre à travers ses propos que c'est un grand solitaire même si beaucoup d'amis (es) le visitent. Élise ne peut oublier, Patrick ne cesse de lui répéter, qu'il est de passage dans sa vie. Ils ont convenu que s'il rencontrait une autre personne qui prendrait de l'importance dans sa vie, elle devrait se retirer et l'accepter. Malgré tout, elle désire qu'il soit dans sa vie le plus longtemps possible. Elle veut l'aimer et le cacher comme un trésor.

Pour Élise, c'est plus difficile de faire abstraction de ce qu'elle a vécu avec Patrick. C'était une première pour elle. Elle n'a jamais eu d'autre homme que son époux Léopold. Il lui a fallu se trouver d'autres buts pour survivre. Il lui a appris à se découvrir comme femme et à se sentir vivante. Maintenant, elle accepte mieux ces moments de tendresse. Elle est plus sereine, son visage est détendu et souriant.

Patrick l'aime comme elle est, avec ses défauts et ses qualités. Elle ne sait pas où ces rencontres secrètes vont la mener. Elle s'imagine qu'il l'aime un peu, elle s'accroche à sa présence, car il est le refuge où elle trouve son bien-être. Il lui a peut être sauvé la vie. Aujourd'hui, elle vit un jour à la fois et profite de ce qui se présente. Elle est satisfaite de la tournure que prend sa vie. Cette relation secrète a duré trois ans et demi. Certains ne comprendront pas qu'elle a besoin d'un autre homme à aimer dans sa vie. Faites attention, dans un avenir prochain, on ne sait jamais qui pourrait être dans la même situation, qui sait? Patrick est sa force pour continuer, il la soutient dans sa guérison. Elle a osé demander, elle a osé risquer parce qu'elle voulait avancer et vivre intensément son présent. Plus facile à dire qu'à faire. Au moins, elle essaie. Aujourd'hui, son bien le plus précieux, c'est la paix du cœur. Son amour pour lui vit dans un endroit caché et est inaccessible à ceux qui voudraient bien le cueillir.

Élise est devenue veuve à 79 ans. Léopold est décédé à l'âge de 87 ans. Elle va encore rendre visite à Patrick de temps en temps. Ce qu'il y a de nouveau, c'est que Patrick vient chez elle maintenant et ils sont toujours heureux ensemble. Elle lui est reconnaissante de tout le bonheur qu'il lui apporte, ainsi que pour tous les souvenirs qu'ils ont construits ensemble. Elle lui est reconnaissante aussi d'avoir partagé ses peines et ses joies tout au long de ces années.

« Laisse-moi t'aimer toute une nuit, laisse-moi toute une nuit, faire avec toi le plus long, le plus beau des voyages, veux-tu le faire aussi?... » (Paroles d'une chanson de Mike Brant).

Louiselle Lagrange

Acceptation

Après le verbe « Aimer », j'ai découvert que le verbe « Accepter » le suit de près. C'est un mot que l'on chuchote tous les jours.

Devant la perte d'un être cher, on nous rassure en disant, il faut « accepter » que cette personne que l'on chérissait tendrement ne soit plus là, tout près de nous.

Devant la maladie, encore une fois, on n'a pas le choix, il faut accepter.

Mais est-il une chose plus difficile que d'accepter la maladie?

Accepter de prendre des années, de ne plus avoir la même silhouette, le même visage et de regarder un visage différent dans le miroir.

Est-il une chose plus difficile de voir vieillir ceux qui nous précèdent et d'être habités par l'impuissance.

Leurs pas deviennent plus lents après les avoir vus pleins d'énergie.

Ils ont beau avoir 80, 90 ans, pour nous ils ont toujours le même âge. Et pourtant, il faut accepter la vie qui s'en va.

Pourquoi faut-il accepter? Pour tout simplement réussir à vivre plus paisiblement.

Il y a des acceptations à faire tous les jours et même plus.

Ce que l'on croyait acquis disparaît sans savoir pourquoi vraiment.

La vie est une suite de « Pourquoi » et « D'acceptation ».

J'ai regardé le film de ma vie et presque qu'à chaque dizaine, j'ai dû affronter ce verbe.

À peine arrivée à ma vingtaine, papa, tu n'étais plus là. J'ai dû « accepter », mais encore aujourd'hui, je ne comprends pas.

À peine arrivée à mes trente ans, j'ai dû accepter la maladie. Une maladie différente qui fait peur aux gens.

À peine arrivée, à mes 40 ans, j'ai dû accepter le départ de ma belle-sœur emportée par la maladie, une maladie sournoise qui fait espérer et qui finit par tout ravager : le cancer.

À la fin de ma cinquième dizaine, j'ai vu la maladie s'installer de nouveau. Il m'a fallu « accepter ».

Et maintenant, à ma sixième dizaine, je me pose un tas de questions. Mais on finit toujours par espérer.

Il faut toujours espérer et toujours joindre ce verbe à l'amour.

Il ne faut pas avoir peur d'aimer. Que serions-nous sans l'amour, sans l'amitié et sans l'entraide?

Une poignée de main, un simple bonjour, un comment vas-tu? Oui, tous ces gestes qui changent le parcours d'une journée.

Il ne faut pas être avare de paroles réconfortantes devant la souffrance. Peut-être faut-il avoir souffert pour comprendre tous ces petits gestes qui font toute la différence? Je ne sais pas. Mais parfois, il m'arrive de rêver à un monde d'amour où tous les gens vivraient de compassion pour les gens qui souffrent et qui ont besoin d'une oreille attentive, d'un moment de silence, d'une main qui essuie ces larmes de désespoir.

Le bonheur existe-t-il vraiment? C'est une question que je me pose très souvent. Je crois que le bonheur on le trouve dans les petites choses quotidiennes, dans les sourires que l'on offre généreusement, des éclats de rire pour un rien, un baiser de tendresse et un tas de petites choses.

Chaque anniversaire : Anniversaire de naissance, Noël, Jour de l'An, Pâques, Saint-Valentin et pourquoi toutes les journées ne deviendraient pas des anniversaires. Puisqu'on a la vie, c'est un cadeau.

Il y a un jour où on a de la difficulté à accepter le cadeau. Il n'est pas tout à fait celui que l'on attendait. Mais comme on le dit : «Un cadeau, c'est un cadeau ». Pourvu que ce cadeau soit offert avec le cœur, toujours avec le cœur.

Est-ce qu'il y a un endroit plus profond que le cœur? Je ne crois pas. Et c'est avec lui que l'on peut bâtir un Nouveau Monde tous les jours!

« AIMER » « ACCEPTER » vont de pair.

Si j'ai eu des événements à « accepter » jusqu'à maintenant, ma belle-maman est pour moi un exemple d'acceptation. Elle a donné naissance à quatorze enfants. On ne se sentait jamais de trop avec elle. La maison n'était jamais assez grande pour accueillir tout son monde comme elle le disait.

Elle a dû accepter à 52 ans de perdre l'homme de sa vie. C'est avec courage qu'elle a repris la ferme, qu'elle a suivi des cours de conduite et qu'elle a continué son chemin.

Elle nous recevait toujours avec le sourire. Elle m'appelait sa petite Yolande et comme ça me touchait. Dans sa bouche, mon nom que je n'aime pas particulièrement devenait une musique.

Durant les rencontres de famille, c'était merveilleux. Elle jouait du piano, des jeux sans oublier sa nourriture dont on se délectait. Les desserts savoureux qui réjouissaient nos papilles gustatives.

Oui, je l'adorais.

Un jour, son fils se mariait. Elle s'est fait construire une autre maison. Mais malgré qu'elle était plus petite, on avait encore chacun, chacune, notre place.

Nous avons eu vraiment de bons moments. C'était, sans aucun doute, le bonheur.

Elle a de nouveau connu l'amour. Mais hélas! Son amoureux était divorcé. Dans ses principes, elle ne pouvait que se marier civilement. Et c'est avec un malaise au cœur qu'elle acceptait ce nouveau parcours. Moi, j'étais folle de joie.

Elle n'a pas connu de longues années de bonheur avec son nouvel amour puisque, malheureusement, un accident d'auto survenu un samedi soir a brisé leur belle aventure, hospitalisés tous les deux, ils ont du mal à reprendre le dessus.

Les semaines qui s'écouleront seront plus difficiles. Mais comme ma belle-maman a un courage à toute épreuve, elle relève ses manches et prend soin de son homme.

Mais peine perdue, son amoureux est décédé et c'est à nouveau un énorme chagrin.

Nous avons appris quelque temps plus tard que tous les deux cachaient un merveilleux secret. Ma belle-maman prenait mari à l'église catholique, son plus grand rêve.

Elle dut « accepter » que son rêve ne se concrétiserait jamais.

Elle a continué sa route. Elle nous recevait à de si bons repas puisqu'ils étaient remplis d'amour.

J'écris ces lignes et j'ai le goût de pleurer.

Pourquoi « accepter » de se séparer des gens que l'on « aime »?

Un jour, elle dut subir une opération. Et à partir de ce moment, rien ne sera plus pareil.

Une erreur médicale a fait basculer la santé florissante de ma belle-maman.

Elle a dû « accepter » par la suite tant de détachements!

Ses jambes n'étaient plus les mêmes. Elle tombait de plus en plus souvent. Elle est tombée dans son bain et dans sa cuisine. Ses pleurs m'arrachaient le cœur. Sa petite Yolande comme elle m'appelait pria en silence : « Mon Dieu, préservez ma belle-maman »

Elle a dû « accepter » de ne plus descendre l'escalier pour se rendre à ses provisions au sous-sol et de faire déplacer son congélateur au premier étage pour plus de sécurité.

Elle a dû « accepter » un système de sécurité dans sa maison qui avertissait certains membres de la famille d'un problème éventuel.

Elle a dû « accepter » d'annuler son permis de conduire.

Elle a dû « accepter » de vendre son automobile et par le fait même, perdre son autonomie.

Le plus grand déchirement, « accepter » de quitter sa maison pour se rendre dans un foyer pour personnes âgées. Et pourtant, elle n'avait que soixante-seize ans.

Pour les jeunes gens, cet âge semble respectable. Mais le temps passe vite et on se rend bientôt compte que soixante-seize, c'est bien jeune encore.

Elle a dû « accepter » de se promener d'un foyer à l'autre...

Pour terminer dans un CHSLD où sa condition physique s'est détériorée très vite.

S'il n'avait pas été de cette erreur médicale, elle aurait pu sans doute demeurer dans sa maison plus longtemps.

C'est avec beaucoup de tristesse que nous l'avons vue devenir paralysée dans un fauteuil roulant, sans même pouvoir s'exprimer, puisqu'elle avait perdu l'usage de la parole.

Elle a dû « accepter » des robes adaptées, omettre les teintures, se promener dans un lève-personne, les couches, et oui, « ACCEPTER » de perdre sa fierté!

Oui, elle a tout « accepté » sans aucun doute malgré elle, mais moi pas du tout, je l'aimais trop.

Peut-être qu'avec le temps, mais le temps c'est parfois très long!

La nuit où elle dut partir, je n'étais pas là physiquement, mais mon cœur était avec elle!

Je l'aimerai toujours! « Voilà »

Sur sa dernière photo, on peut y lire : « Aimez-vous les uns les autres », c'était sa devise!

Yolande Saint-Hilaire

J'ai fait un texte...

J'ai fait un texte qui ne me ressemblait pas. Mes émotions voulaient se cacher pour ne pas se montrer au grand jour. Mais pourquoi?

Suis-je une blessée de la vie qui essaie malgré tout de placer de la douceur?

Jour après jour, on chemine sur la route. On rencontre des gens merveilleux, on voudrait les garder pour toujours. Mais hélas! Le chemin fait son cours et il faut les éloigner. On les a trop aimés, on a mis trop notre confiance!

Mais en ce jour, jour de mon anniversaire, je remercie le ciel d'avoir encore auprès de moi des gens qui m'aiment vraiment pour l'être que je suis.

Je dois accepter d'être un être d'émotions et avouer humblement ma fragilité. Pourquoi me cacher? Est-ce si mal d'avoir des émotions? Ce n'est pas mal, mais à l'intérieur de moi un feu si brûlant!

Dans ce blanc de l'hiver, je dépose une fleur dans mon cœur. Une fleur, une rose d'amour! Une rose sans épine qui sentira le parfum de l'amour.

L'amour ce sentiment si grand, si pur. Il s'étend si loin et tout près à la fois. L'amour c'est ce que l'on peut offrir gratuitement et sans attente. Le plus difficile dans la vie c'est de ne pas avoir d'attente et de se détacher. C'est le secret pour ne pas avoir mal.

Peut-on plaire à tout le monde? Je ne crois pas. Il y a des gens qui sont vraiment à l'opposé de nous et c'est sans doute bien ainsi. Mais pour moi, c'est difficile.

On a beau essayer parfois jusqu'à se rendre malade, rien n'y fait! Inutile, on a vraiment tout essayé, on doit tout laisser tomber et offrir notre cœur à ceux et celles qui partagent nos sentiments.

Ce jour, jour de mon anniversaire, dans la froidure de l'hiver, la chaleur de l'amour m'habite.

L'amour m'habite à tout instant et je remercie le ciel de sentir à travers tous les petits gestes quotidiens une dose suffisante d'affection pour poursuivre mon chemin à travers vents et tempêtes.

Comme cet hiver qui n'est fait que d'imprévus. Des imprévus pas toujours agréables : froid, vent, tempête et j'en passe. Mais puisque c'est le mois de ma naissance, j'en prends mon parti.

Parfois, les cheminées sont en fumée, parfois la glace recouvre le sol et de nouveau la neige revient blanchir cette nature d'un tapis tout blanc.

L'hiver est-il là pour nous faire espérer un printemps et l'apprécier davantage? Sans aucun doute!

Et je crois que mes émotions suivent le courant de la nature parfois, mais d'autres fois les événements me bouleversent au plus haut point.

C'est avec tout mon intérieur que je partage les joies et les chagrins de ceux qui m'entourent. Et si je le pouvais, j'enlèverais toute la souffrance pour ne faire briller que le soleil pour tous ceux et celles qui en ont besoin.

Mon clavier accompagne mon cœur pour dicter les mots. Les mots d'amour qui s'envolent dans le ciel et retombent comme une pluie de roses...

Oui, « aimer » c'est le plus beau verbe à conjuguer et ne jamais omettre le « i », car il perdrait tout son sens.

Aimer c'est si vaste si grand! Aimer les gens, aimer la nature, les animaux et tout ce qui vit et bouge. Aimer a-t-il vraiment une dimension?

La dimension de l'amour c'est d'aimer sans condition! Aimer sans préjugé, aimer malgré les différences... oui AIMER

AIMER c'est TOUT ou RIEN

Yolande Saint-Hilaire

Mes textes

En relisant tous mes textes, il m'a semblé que plusieurs étaient « mélodrames ». Aurais-je oublié de rire, de m'amuser? Bien non! Je recommande toujours le sourire, le rire pour tous ceux et celles que j'aime et qui m'entourent et me voilà à écrire des textes répétitifs de mes chagrins.

Pourtant, il y a autour de moi des gens qui souffrent encore plus que moi et en silence. Je ne comprends pas pourquoi j'insiste à les raconter à nouveau.

Mais je pense qu'au moment où j'écris ces lignes, je suis à tourner toutes ces pages rapidement et à fermer ce livre. Il serait temps de mettre dans mes textes de la couleur, enfin le temps, de placer un arc-en-ciel dans mon cœur. Pourquoi pas?

J'ai aimé de toutes mes forces et l'amour sera toujours sur mon chemin, mais il me faut le conjuguer avec enthousiasme et optimisme. C'est vrai que les pages sont parfois longues à tourner mais ces pages s'appellent « la vie ».

Eh oui! Il me faut ouvrir un nouveau livre et y introduire des merveilleuses couleurs douces et reposantes!

Douce est la vie lorsque l'on aime avec sincérité et confiance! Je lui donne la couleur du rouge vif...

Douce est la vie lorsque la confiance habite notre cœur! Je lui donne la couleur verte pour l'espérance...

Douce est la vie lorsque le soleil vient réchauffer notre cœur! Je lui donne la couleur jaune, couleur de la chaleur...

Douce est la vie lorsque le blanc vient habiter notre cœur! Je lui donne la couleur blanche pour la pureté des sentiments...

Douce est la vie lorsque le lilas vient habiter notre cœur! Je lui donne cette couleur pour la nature qui s'éveille au printemps...

Oui, je donne toutes ces couleurs à mon nouveau livre et même davantage... Si les pages s'assombrissent, j'espère avoir la force et le courage de tourner les pages du livre malgré tout! Car tout ne peut être coloré...hélas!

Et si je commençais dès aujourd'hui à introduire ces couleurs!

Yolande Saint-Hilaire



Toi, mon amie, Copie



Toi, mon amie, Copie, tu m'as donné tant de joies, tant de bonheur! Tu m'as accompagnée dans mes périodes difficiles et dans mes périodes heureuses.

Lorsque tu fuguais, je te grondais. Mais le pardon était si facile à accorder. J'avais tellement peur de ne plus te revoir où que tu sois happée par une automobile.

Dans le sentier de la nature, tu avais si fière allure. Je ne me sentais jamais seule, tu étais là.

Les enfants criaient à leur mère : « Maman, regarde ... » et tu faisais ma fierté.

Mais aujourd'hui, je te vois titubant sur tes pattes avec malaise. Tu grondes sans savoir si tu vois ou ne vois pas, si tu entends ou n'entends pas.

Toi, mon amie, je ne veux pas te voir souffrir, je t'aime trop! Aide-moi à prendre la décision qui mettrait fin à tes souffrances. Même si j'ai si mal lorsque j'y pense, tu resteras ma plus grande fierté, car tu as été mon amie la plus fidèle.

Toi, ma Copie!
Ta maîtresse
Tendres câlins

Quelques semaines plus tard...

Tu sais, ma Copie, tu as fait le bonheur de mon fils jusqu'à son départ... j'ai pris la relève et tu as fait le mien par la suite!

De 2005 à 2014, j'ai été hospitalisée à plusieurs reprises. D'autres maîtres de la maison ont pris soin de toi. Et tu as conquis leur cœur! Ils t'aiment beaucoup eux aussi. Et c'est avec beaucoup de chagrin qu'ils se séparent de toi!

Tu as été pour tous ceux qui t'approchaient une petite chienne sensible et pleine d'attentions si bien que l'on pourrait te confondre à un être humain. S'il est vrai qu'il existe un paradis pour les animaux, tu y trouveras ta place, j'en suis convaincue, ma petite Copie chérie.

Toi, ma Copie!
Ta maîtresse
Tendres câlins

Ma Copie n'est plus... elle a été euthanasiée le vendredi 7 novembre 2014 à 15 h 40 après une si belle complicité de quatorze années.

Au revoir ma Copie chérie, tu resteras dans notre cœur, nous t'aimerons toujours, tu ne seras jamais dans l'oubli!

Est-ce vrai que l'on peut vouer un tel attachement à un animal de compagnie? Je l'ignorais, mais maintenant, je sais...

Yolande Saint-Hilaire